

TUEURS DE DAMES

de Alexander MACKENDRICK

FICHE TECHNIQUE

Titre original : The Ladykillers

Pays : Grande-Bretagne

Durée : 1h37

Année : 1955

Genre : Comédie

Scénario : Alexander MACKENDRICK & William ROSE, d'après le roman de William ROSE

Directeur de la photographie : Otto HELLER

Musique : Tristram CARY

Production : Ealing Studios

Distribution : Les Acacias

Interprètes : Alec GUINNESS (professeur Marcus), Cecil PARKER (le Major), Herbert LOM (Louis), Peter SELLERS (Harry), Katie JOHNSON (Mrs Wilberforce)

Reprise : 2 juin 2004

SYNOPSIS

Une vieille dame très digne met une annonce pour louer une chambre de sa maison. Arrive un certain professeur Marcus, prétendu musicien, qui cherche un endroit pour répéter avec son quintet à cordes. Il s'agit en réalité d'une bande de sinistres malfrats dont les répétitions ont pour objet un audacieux hold-up qu'ils mèneront à bien avec la complicité involontaire de leur charmante logeuse. Celle-ci découvre le pot aux roses et veut les forcer à restituer l'argent et à se livrer à la police. Il va donc falloir éliminer ce témoin gênant, ce qui s'avèrera beaucoup plus difficile que de réussir « le casse du siècle ». Les méchants seront punis, et l'honnêteté sera – plus que largement – récompensée, dans ce film exemplaire de la comédie anglaise des années 50.

AUTOUR DU FILM

Le réalisateur

Né à Boston (USA) en 1912. Peu de temps après sa naissance, sa famille retourne en Ecosse où il fait ses études. C'est donc une carrière de cinéaste britannique qu'il commence en tant que scénariste aux studios de Pinewood en 1937. Durant la guerre, il dirige la réalisation de films de propagande. La paix revenue, il entre aux Studios Ealing, spécialisés dans les comédies : il y réalise son premier long métrage, *Whisky à gogo* (*Whisky Galore*, 1948). Avec son second film, *L'homme au complet blanc* (*The man in the white suit*, 1951), l'histoire d'un inventeur farfelu qui a mis au point un tissu inusable, il devient l'un des plus célèbres auteurs de l'école humoristique anglaise. Il y dirige Alec Guinness qu'il retrouve dans *Tueurs de dames*, considéré comme son chef d'œuvre.

Sa carrière prend un tour nouveau lorsqu'il part s'installer aux Etats-Unis. Il commence par un film « noir », *Le grand chantage* (*Sweet smell of success*, 1957), où, dans le cadre de la presse à scandales, s'affrontent deux journalistes sans scrupules, Burt Lancaster et Tony Curtis. Il signe ensuite un beau film d'aventures opposant des enfants à des pirates sans foi ni loi : *Un cyclone à la Jamaïque* (*A high wind in Jamaica*, 1965). Deux films qui font de cet ancien maître de l'humour britannique, l'un des réalisateurs importants du cinéma américain contemporain.

Le rire

Le rire est contagieux, c'est ce qui fait son extraordinaire pouvoir sur les spectateurs, surtout s'ils sont nombreux. Même les moyens les plus élémentaires sont efficaces. Dans une séquence célèbre de *François 1^{er}* (Christian-Jaque, 1937), la langue râpeuse d'une chèvre léchait la plante des pieds de Fernandel attaché sur la table de torture, le rire réflexe de l'acteur comique se transforme aussitôt en rires toniques des spectateurs, dans une irrésistible contagion. Un autre exemple, tout aussi célèbre, est encore plus

significatif puisqu'il s'agit d'un film muet de 1928, *Leave'em laughing* de Clyde Bruckman, avec Laurel et Hardy. A la suite d'une méprise, un dentiste administre une forte dose de gaz hilarant à ses deux clients. Laurel et Hardy sont pris d'une violente crise de fou rire. Au volant de leur voiture, ils provoquent un vaste embouteillage. Un agent irascible, puis tous les passants, se tordent de rire. L'effet est d'autant plus réussi que le film est muet. Ce sont les spectateurs, eux aussi gagnés par l'hilarité générale, qui apportent le relief sonore que ne permettait pas la technique de l'époque.

Le gag, atome du burlesque

Evidemment, le cinéma possède d'autres moyens pour faire rire. C'est ainsi que les auteurs de films comiques sont à la recherche de trouvailles visuelles et sonores connues sous le nom de gags. Le gag est un effet comique obtenu lorsqu'une attente est résolue par surprise. Dans *Tueurs de dames*, le professeur Marcus savoure son triomphe après avoir fait disparaître le quatrième cadavre du film. Chaque spectateur commence à se poser la question du dénouement. Alexander Mackendrick ne lui laisse pas le temps de s'attarder à de telles pensées. Le bras d'un signal ferroviaire, bien en vue depuis le début de la séquence, change brusquement de position. En s'abaissant d'un mouvement aussi bref que précis, il précipite mécaniquement Marcus dans l'autre monde et dans le wagon qui passe en contrebas. Personne n'avait prévu une telle intervention du hasard et le rire savoure la trouvaille du scénariste.

Un autre gag peut illustrer la nature sonore de l'effet comique. Au début du film, Margaret Wilberforce se penche sur un landau stationné près du poste de police. Son esquisse de risette est aussitôt ponctuée d'un cri de terreur du nourrisson, tandis que la voiture d'enfant est fortement secouée de l'intérieur. L'effet comique vient de ce que l'on ne voit pas le bébé.

La frénésie du burlesque

Les pionniers du spectacle cinématographique ont tout de suite compris que pour maintenir l'hilarité chez les spectateurs, il fallait accumuler les gags selon un rythme rapide. C'est ainsi qu'est né le cinéma burlesque, avec ses maîtres comme Mack Sennett, Charlie Chaplin, Buster Keaton, les Marx Brothers. C'est un genre difficile qui a su se renouveler et s'enrichir avec les auteurs comme Jacques Tati, Tex Avery ou les Monty Python.

Dans sa frénésie de l'extravagance, les gags réalistes (comme ceux précédemment cités dans *Tueurs de dames*) ont pu laisser la place à un irrationnel qui s'amuse à transgresser les lois du déterminisme scientifique. Le gag est devenu non sensique, dans un monde où tout est possible. Dans cette liberté qui engendre l'effet comique, on reconnaît les gags de Tex Avery (*Le chat misanthrope*, 1948, *Le noiraud porte malheur*, 1949...) et les fantaisies iconoclastes des Monty Python (*Sacré graal*, 1974 ; *La vie de Brian*, 1979). L'un des meilleurs gags non sensiques se trouve dans la fameuse *Soupe aux canards* (1933) de Léo McCarey, avec les Marx Brothers : ayant aperçu une jolie femme à la fenêtre d'un premier étage, le cavalier Harpo et sa monture s'engouffrent dans l'escalier. Le plan suivant est un court panoramique au bas du lit de la belle hôtesse : les bottes d'Harpo, les chaussures de la dame et les quatre fers du cheval.

PISTES PÉDAGOGIQUES

1 – Stéréotypes

A partir de la description méthodique des personnages principaux (tenue vestimentaire, éléments de langages, attitudes corporelles, expressions du visage), on peut faire découvrir la notion de stéréotype et son utilisation dans l'art du récit. Le mot stéréotype était jadis utilisé en termes d'imprimerie pour désigner une technique de reproduction à partir de clichés. Dans de nombreux films, le cinéma a répété des images qui, à la longue, ont valorisé certains détails considérés comme caractéristiques d'un type d'individus. Voir par exemple le stéréotype du gangster dans le film noir américain et sa réplique parodique dans *Tueurs de dames* avec le personnage de Louis.

2 – Inventaire

Reconstituer l'architecture de la maison de Margaret pour mieux répertorier les différents éléments du décor : la façade, le couloir, la cuisine, le salon aux perroquets, la salle de réception, la chambre louée, la toiture et les extérieurs immédiats. Faire l'inventaire des objets (ustensiles de cuisine, éléments décoratifs, portrait du mari défunt, cages et plantes vertes, chaise fragile, piano, porte vitrée et brouette) et montrer

le rôle que chacun d'eux prend dans l'organisation du récit. Voir aussi le rôle joué par les différentes fenêtres, qui sont effectivement, selon une expression de Marcus, « les yeux de la maison ».

3 – Style et parodie

Pour illustrer la parodie du style expressionniste, on pourra retrouver quelques séquences classiques qui ont servi de modèle : l'ombre de Peter Lorre sur l'affiche qui promet une forte récompense dans *M. Le Maudit* de Fritz Lang, le profil de vampire dans *Nosferatu* de Murnau, imité par Alec Guinness lorsqu'il visite la maison pour la première, le visage à transformation du *Docteur Mabuse*, le joueur de Fritz Lang... En ce qui concerne les éclairages expressionnistes à l'intérieur de la pièce louée par les gangsters, on peut établir une comparaison visuelle avec les éclairages contrastés des classiques du film noir américain (*Scarface* de Howard Hawks ; *La dame de Shanghai* d'Orson Welles ou *Laura*, de Otto Preminger), etc.

4 – Des criminels respectueux

Montrer comment Alexander Mackendrick a su respecter les codes de la bienséance qui s'imposaient dans le genre de la comédie. Ces codes consistent à ne pas montrer les actes criminels, mais à les suggérer par des artifices de mise en scène : utilisation du clair-obscur, de l'ellipse, de la fumée des trains et des éléments de la bande-son.

5 – Les formes du comique

Découvrir, par exemple, les différentes formes de comique utilisées dans le film : le quiproquo (comparaison entre la première et la dernière visite de Margaret au poste de police), le gag (le bébé, le signal ferroviaire), la parodie (les allusions au style expressionniste), le dérapage du langage (l'argot), et surtout le comique de situation dans la tradition des studios Ealing.

BIBLIOGRAPHIE

- Dossier *Collège au Cinéma*, Centre National de la Cinématographie & Ministère de l'Éducation Nationale.